

quinze ans, trouvé une seule occasion de justifier par une idée neuve, une conception nouvelle, un acte marquant ou même par une parole qui fait son chemin, l'honneur que lui a conféré l'électorat.

Il est un fait remarquable et qui montre à lui seul le prestige dont jouissait M. W. Farrell auprès de ses collègues du conseil municipal ; ce fait c'est que, pendant les quinze ans de son échevinat, ses collègues ne l'ont pas jugé assez énergique, ou assez influent pour le nommer président d'un comité.

Toujours à l'arrière-plan son seul mérite, si les électeurs trouvent que c'en est un, était de s'effacer, de ne pas encombrer ni gêner ses collègues en quoi que ce soit, mais dès qu'on insistait un peu auprès de lui il cédait facilement alors même qu'il eût été de son devoir de s'affirmer et souvent bien hautement.

N'est-il pas vrai qu'en présence d'un échevin aussi peu actif, aussi peu influent, il est temps de répéter le cri qui, depuis quelque temps, fait sa trouée parmi nous : Place aux Jeunes ! !

Oui, place aux jeunes ! place aux énergiques.

Nous avons besoin, on le répète toujours, mais on n'y arrive guère dans la pratique, d'infuser un sang nouveau dans le sein de notre conseil municipal. La jeunesse, c'est la vie, et il nous faut un conseil actif, énergique, progressif et vigilant.

Quand nous disons *jeunesse*, nos lecteurs nous comprennent, car M. Roméo Prévost est dans toute la force de l'âge, dans toute la plénitude de ses facultés ; il a, en un mot, le bon âge pour rendre à ses électeurs tous les services qu'ils sont en droit d'attendre de lui.

Le quartier Centre, quartier où sont domiciliés les grandes institutions financières, les grandes compagnies d'assurances, les grandes maisons de commerce, les grands journaux de Montréal, a besoin d'un représentant bien trempé, versé dans les affaires et surtout sachant s'affirmer, réclamer sa part d'influence dans l'administration des affaires municipales. Il n'a pas besoin, au contraire, d'un homme qui, s'il a une opinion personnelle, n'en a jamais divulgué le secret à personne et n'est, en le prenant au mieux, qu'un simple instrument de vote.

Il faut que les adversaires de M. Prévost soient singulièrement modestes pour se choisir un représentant de la capacité de M. Farrell.

Mais il faut aussi — et c'est là

l'explication de leur choix — que tous les hommes marquants, intelligents, influents, qui ne manquent pas, certes, dans le quartier, aient refusé de faire, à la dernière heure, de l'opposition à la candidature de M. Prévost. Et comme M. Prévost et un homme d'une trop grande valeur pour n'avoir pas d'ennemis, ces derniers ont pris, pour le combattre, celui qu'ils ont trouvé.

Il est à espérer cependant que, d'ici au 20 janvier, ils s'apercevront de l'inutilité de leurs efforts et que M. Farrell, changeant encore une fois de détermination, laissera le champ libre à M. Prévost à qui il jurait, hier encore, qu'il ne se présenterait pas !

LE PAIN NORMAL

Oh ! le pouvoir des mots !..... Que de gens atteints de... psittacisme ! Et quel pouvoir a une absurdité bien lancée !

Un beau jour, le conseil d'arrondissement de Meaux s'avise que les cylindres, actuellement employés dans la meunerie, nuisent aux pierres meulières de la Ferté-sous-Jouarre. Il fait un vœu pour persuader aux meuniers de mettre à la ferraille leur outillage perfectionné et de le remplacer par la vieille meule de leurs pères.

Naturellement, cette invitation directe ne pouvait avoir aucune chance de succès auprès de directeurs d'établissements qui n'ont plus aucun rapport avec le moulin à vent, qui était la caractéristique de tous les paysages pittoresques, et avec le moulin à eau dont le tic-tac était un accessoire obligé de toute rivière serpentant sous les saules. Le meunier blanc de farine, avec son bonnet de coton, a disparu. Maintenant, il y a des établissements où le grain de blé fait plusieurs kilomètres sur des toiles sans fin et où l'air n'est pas chargé d'un atome de farine.

Ne pouvant agir sur le meunier, les propriétaires de carrières de pierre meulières ont résolu d'agir sur le consommateur, et par l'intermédiaire du *Petit Journal*, ils lui ont dit que le cylindre donnait de la farine détestable, parce qu'elle permettait aux boulangers de leur livrer du pain blanc exquis, et qu'ils devaient revenir, au nom de l'hygiène, au "pain naturel, normal, complet....."

Aussitôt les lecteurs du *Petit Journal*, épouvantés, se sont précipités chez le boulanger et lui ont dit :

— Donnez-nous du pain naturel.

Le boulanger leur a répondu ;

— Le pain est composé de deux choses : de farine et d'eau. Cent kilogrammes de farine font cent kilogrammes de pain. Le reste, c'est de l'eau. Il n'y a pas d'autre pain naturel, normal, que celui-là.

— Mais ce n'est pas le pain complet. Votre farine est blutée. Il faut que je retrouve dans le pain tout le grain de blé ?

— La balle aussi, comme au moyen-âge et pendant le siège ?

Le consommateur se contentait d'un pain incomplet, pourvu qu'il portât le titre de pain complet ; mais ce qu'il voulait, c'est que le son restât dans le pain.

Par amour-propre professionnel, le boulanger parisien, habitué à faire le meilleur pain possible, fut humilié de faire du "pain complet." Mais, en bon producteur, il se dit qu'il ne cuisait pas du pain pour lui, mais pour ses clients, et que si ceux-ci, pour faire plaisir aux propriétaires de carrières de pierres meulières de la Ferté-sous-Jouarre, tenaient à manger du pain ayant mauvais goût, lourd et indigeste, c'était leur affaire. Il a mis de beaux écriteaux : "Pain complet, pain normal, pain naturel," au-dessus de pains ayant une couleur terreuse qui fait ressortir davantage la blancheur du "pain anormal, incomplet et dénaturé."

Les clients, appartenant à la famille du *Malade imaginaire*, ont bien trouvé que la couleur de ce pain complet n'est pas engageante ; mais au nom de l'hygiène, ils ont cru de leur devoir de surmonter leur répugnance. Ils ont essayé de s'habituer à un goût qui n'a rien de séduisant. Ils ont eu la colique : le pain naturel opérait. La plupart ont renoncé de sacrifier plus longtemps à l'hygiène ; et pas un meunier n'a remplacé ses cylindres par une meule de la Ferté-sous-Jouarre.

M. Cornet, le président honoraire du syndicat de la boulangerie française, à la réunion amicale des membres de la presse scientifique, a reproduit les arguments que MM. Lebel et Mocquart, le président et le vice-président actuels du syndicat de la boulangerie, ont publié dans le *Siècle*. Il a déclaré, dans un langage qui eut réjoui Rabelais, que les boulangers qui en sont réduits à demander pour eux la liberté, respectent toutes les libertés. Ils sont désintéressés dans la question. Plus le pain est complet, moins la farine qui sert à le fabriquer coûte cher.

Le "pain complet" est donc fort avantageux au boulanger, s'il le vend au même prix que le pain